CLASH CONTRE MAFIA

Le printemps 81 restera dans la mémoire des kids new-yorkais comme le comble de la provocation, de l'imposture et du cynisme burlesque qui jusqu'ici restait l'apanage de Woody Allen et de Mel Brooks.

Frédéric SERFATI

A peine rentré au Gramarcy Park Hotel, une atmosphère de panique digne des films des Marx Brothers règne à tous les étages. Les stéréotypes du show bizz anglais vont et viennent avec des allures de conquérants. Les look les plus invraisemblables transforment les couloirs et le hall en défilé de Rock Fashion made in England. Tous les boys sont là pour allumer le pétard qui n'attend qu'une allumette. La perfide Albion a décidé de faire un coup d'éclat à NYC suivant le principe de Mac Laren, c'est-à-dire en évitant les circuits du rock bizz new-yorkais trop usés pour ces jeunes créateurs avides d'expérience à chaud.

ROTTEN ouvre le feu avec un concert au Ritz où PIL restera cacher derrière un écran vidéo géant où défilent des images d'une poésie contestable. La clientèle de Johnny n'est pas celle du Pink Floyd et le « wall » de PIL s'est écroulé sous une avalanche de canettes. La doctrine de Mac Laren : « Cash from chaos » s'est trouvé confronter à la réalité en la personne de Jerry Brent, le patron du Ritz, qui n'est pas près de lacher la recette. Bad luck Johnny !

A MALIN...

Le lendemain tout le monde fête cela au bar du Grammercy. L'ambiance monte de plus en plus au fur et à mesure qu'approchent les 8 concerts que doivent donner les Clash au Bond. Les tickets ont été vendu en 48 heures et les kids sont très tendus.

Steve notre homme de confiance à NYC nous déconseille vivement les deux premiers gigs des Clash mais, en revanche, nous obtient tous les backstages nécessaires pour le concert d'U2 et TEARDROP EXPLODES au Palladium. Pourquoi pas ? J'avais tenté de les voir en mars au Ritz mais la salle était tellement surchauffée que j'avais abandonné au bout de trois chansons.

LE hall du Palladium ressemble à s'y méprendre au bar du Palace. Steve nous présente divers grosses « légumes » du bizz new-yorkais. Arnaud, le correspondant officiel de GIG nous a rejoint. Il est comme moi : j'ai l'impression de vivre un malaise. Les Teardrop Explode ne me font aucun effet. A mon humble avis, cela ne ressemble pas à grand chose. J'en profite pour trouver l'accès au bar secret où les Happy Fews complotent allègrement. Frank Barsalona, le godfather des impressarios new-yorkais est là avec son état-major. J'ai un sourire cynique en pensant que ces gens là ne juraient, il y a deux ans, que par Neil Young et Yes ! Gary, le manager des Heads et plus récemment de peter Frampton me présente sa nouvelle recrue Holly sans ses Italiens.

Bref tous ces gens sont venus refaire le monde du rock pendant que se déroulait le concert le plus fade auquel ce groupe m'ait jamais donner l'occasion d'assister. Même l'intervention de Busta Jones (bassiste de T. Heads) pour les deux derniers morceaux n'arrivera pas à me sortir de ma morosité.

APRES mes désillusions sur ces fantômes de l'Acid-Rock Sauce new-wave, je vais me plonger dans ma télé par cable. J'ose espérer que le nouveau président saura câbler la France d'urgence. C'est mieux que les vidéos et ça coûte moins cher !

Une descente au bar me fait entrevoir Rotten entouré de quelques Clash et de Madness. Décidemment la fête continue malgrès les rumeurs qui courent sur une éventuelle annulation des concerts des Clash pour raison de sécurité. Tout ceci n'est pas très clair. J'essaie vainement d'obtenir des explications par Kosmo. Ça a l'air d'être plus sérieux que prévu : des kids se sont vu refuser l'entrée du BOND, bien que munis de billets, et sur ordre du Fire Marshall (pompiers).

LA presse new-yorkaise veut tout savoir. La tronche des agents et managers anglais des Clash s'allonge d'heure en heure. Kosmo décide finalement d'organiser une conférence de presse le dimanche à 14 heures dans la salle du BOND. Le bar est ouvert à la presse avide de poser des tas de questions indiscrètes aux boys. A NYC on ne plaisante pas avec les associations de consommateurs. Très vite les TV sont sur place. « L'assassinat du Duc de Guise » est prévu à 15 h 30. Les média-men affûtent leurs poignards. Un bouquet de micros est scotché sur une grande table. le Bond a pris des allures de tribunal, mais cette fois-ci les boys sont assis à la place des juges et le Fire Departement Marshall est dans le box des accusés. Il ne manquait plus que la musique de **« Il était une fois dans l'ouest »**, qui ouvre le show des Clash, pour que la mise en scène soit parfaite.

Les question commencent :

GIG : Comment se fait-il que les Ramones et d'autres groupes américains se soient vantés d'avoir fait plus de 3 000 personnes par show et n'ont eu aucun problème ?

... MALIN ET DEMI

LE marshall reste muet et trouve même le moyen de sucrer une goutte de Courvoisier à Strummer. La supercherie bat son plein. Les boys ne comprennent pas pourquoi personne ne leur a rien dit avant leur premier show.

On réalise alors qu'à NYC il existe des UNIONS (syndicat-maffia extrêmement puissant). Les Clash ont voulu, d'une certaine manière, échapper à ces Unions. En effet le BOND n'est pas sous l'emprise de la maffia. Il est donc possible pour n'importe qui de louer l'endroit sans passer par les syndicats, ni les inévitables agents, « Messieurs 10 % ». Les Clash ont voulu passer outre. Ils ont tenté ce que les américains ne tolérerons jamais : exploiter eux-mêmes leur musique en territoire US au sein de la plus grosse compagnie américaine CBS. Un coup jamais vu mais malheureusement raté. Le groupe en bourrant sept soirs de suite le BOND pouvait espérer gagner de l'argent. Avec les nouvelles restrictions qu'on lui impose au niveau de la sécurité, les Clash sont contraint de rester quinze jours et à ce niveau l'affaire ne devient plus du tout rentable...

GIG : Pourquoi 8 shows à NYC ? Est-ce une philosophie ?

MICK : Pour cette fois-ci, c'est les kids qui seront en tournée ! Ils devront se déplacer pour nous voir.

Cette réponse crée un malaise. Joe tend maladroitement les copies des autorisations de jouer aux caméras de TV et assure qu'avec les nouvelles mesures qu'on leur impose « les kids auront dorénavant 16 shows des Clash à NYC ! »

Le Fire Marshall intervient à son tour :

« Il y a des centaines de clubs dans le quartier et, bien évidemment, il est impossible de les vérifier tous à la fois... ». Il est donc évident d'après ses dires que quelqu'un a été mettre la puce à l'oreille du Fire Marshall.

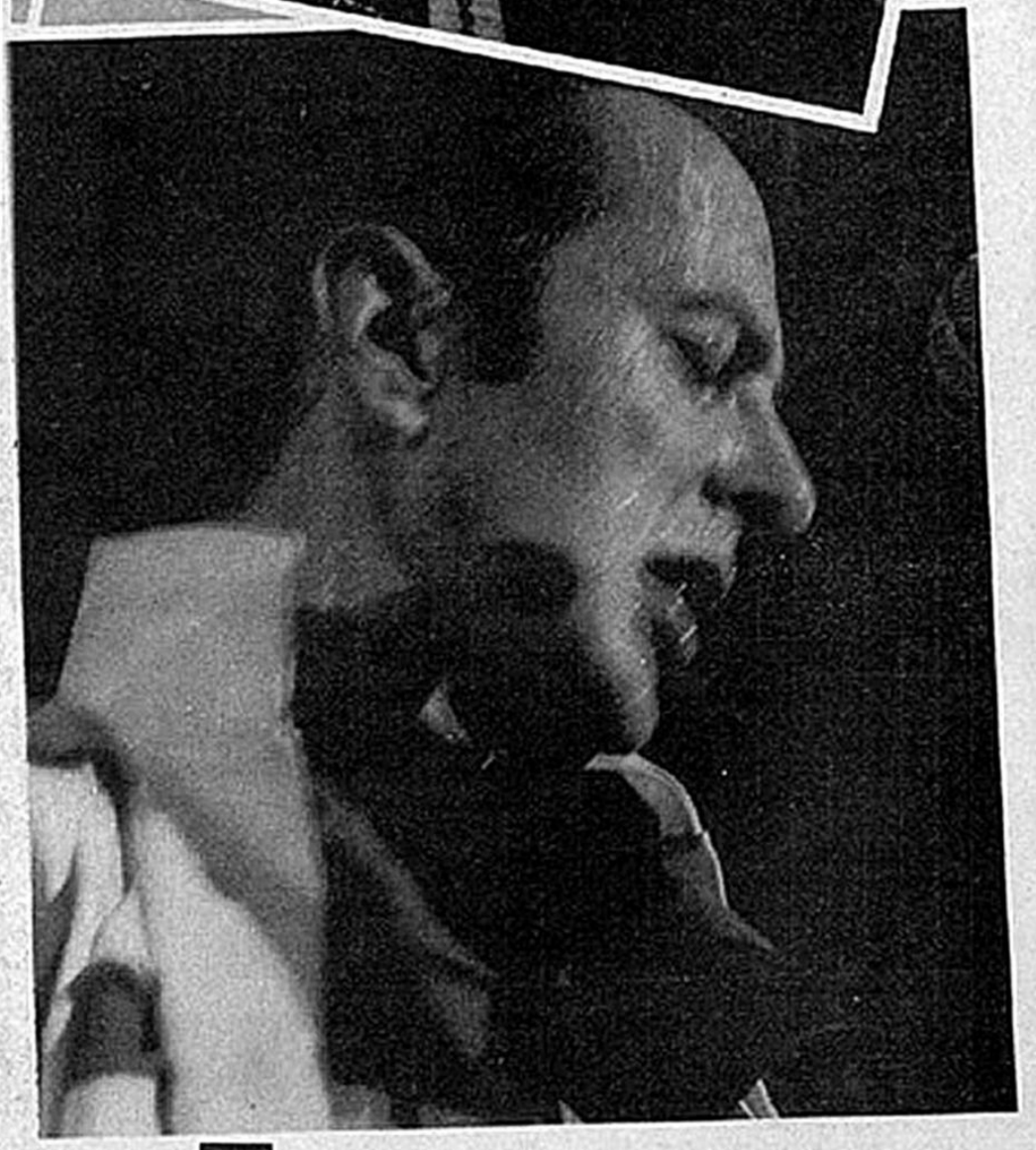
Le propriétaire des lieux lui répond en lui énumérant l'ensemble des travaux qui viennent d'être fait dans les 48 heures. Il assure, en outre, que l'endroit est plus sûr que le service de sécurité de Reagan, ce qui, on le sait maintenant, n'est pas une référence !

Le Fire Marshall insiste sur le fait que le problèmer est venu récemment à son

oreille et que, comme c'est un bon citoyen, il a pris toutes les mesures nécessaires à la sécurité du public. Ne peut-on pas là encore se demander qui a pu porter ce problème à son attention ?

GIG : Pourquoi ne pas avoir jouer au Palladium ou au Madison Square Garden ?

JOE : Le BOND est mieux adapté au genre de shows que nous proposons au public puisque les gens sont debouts.

Tout ceci est vrai à 1 800 personnes mais pas à 3 000. J'ai l'impression là encore qu'il y a une histoire de gros sous.

Malgré toutes ces embrouilles, les shows se déroulent normalement. Je constate que les Clash sont perçus ici comme un groupe de hard-rock. Du punk-hard ! Leurs shows, agrémentés ici de diapositives perdent de l'énergie par rapport aux spectacles de la dernière tournée européenne. Les 20 premiers rangs restent aussi rigides qu'une forêt de manches à balai. Joe a beau sauter dans tous les sens, rien n'y fait. A la quatrième chanson, le groupe est désaccordé, mais le public s'en fout, il a payé. Il y a bien quelques mecs qui gueulent « communistes » au fond de la salle, mais sans grande conviction. J'espère que la leçon leur aura été profitable. Cette chronique pourrait être une fable. A NYC, l'invasion anglaise n'est pas encore prête à imposer ces conditions aux promoteurs américains. A vouloir trop en faire, on finit par exaspérer. La réticence américaine à la new-wave anglaise ne peut sortir que renforcer après de tels événements. Dommage. Les Clash jouissent là-bas d'une aura exceptionnelle. J'espère pour eux que ces incidents ne nuiront pas au développement du groupe aux States. Ils ont tenté de gagner gros et vite mais ce n'est pas dans le karma du groupe : ils n'ont pas fini d'en découdre avec le système. Heureusement qu'ils sont là, car ce sont les SEULS !